



“La Clé USB” est en quelque sorte aussi un exercice de filiation.

ERIC GARAUULT

éléments d'autobiographie dans le cycle sur Marie, mais rien par exemple sur mon enfance à Bruxelles. Ici, des éléments sont disposés un peu partout dans le roman qui sont liés à ma vie: si le narrateur s'appelle Detrez, c'est parce que c'est le nom de jeune fille de ma grand-mère et on y parle aussi de Pierre de Groef qui est le nom de mon grand-père. On y cite l'école n°9 à la rue Américaine où j'étais jusqu'à ce qu'on déménage à Paris avec toute ma famille. J'avais alors 11 ans, et ce déménagement fut déchirant pour moi. Le narrateur a fait des études de Sciences Po à Paris comme moi, etc.

Le plus autobiographique est la fin du livre quand le père du narrateur meurt juste avant son retour à Bruxelles. Votre père, c'est Yvon Toussaint, qui fut longtemps correspondant du “Soir” à Paris avant de revenir à Bruxelles comme rédacteur en chef de ce journal.

J'ai calqué la trajectoire du père du narrateur sur celle de mon père. J'ai choisi pour lui un départ de Bruxelles à Paris pour un poste à l'Unesco. Mon père est mort en réalité en 2013. Dans mon roman, il meurt en 2016, il a pu encore connaître les attentats de Bruxelles, le Brexit et l'arrivée de Trump, ce qui ne fait qu'ajouter à l'idée qu'il a que l'Europe humaniste, dont il avait porté l'idéal toute sa vie, était en train de sombrer sous ses yeux.

“Où était son monde? Qu'étaient devenues l'Europe et la démocratie qu'il chérissait”, écrivez-vous. La mort de votre père semble avoir joué un rôle important dans votre virage littéraire et vous a amené à parler à travers ce nouveau cycle, de Bruxelles, de l'Europe, de ses institutions.

Je suis Bruxellois depuis vingt ans, mais je ne m'étais jamais intéressé vraiment aux institutions européennes jusqu'à il y a trois ans. Il me semble qu'il est temps aujourd'hui de parler de l'Europe, de Bruxelles, tout en restant romancier. L'Europe est un magnifique sujet que j'ai ici à Bruxelles sous mes yeux, tous les jours, un sujet sur lequel on peut peser. Le second volume de ce nouveau cycle fera d'ailleurs la part belle à Bruxelles.

Le monde technologique qui s'annonce est en filigrane de ce roman, avec la surveillance constante qui rend difficile pour un individu de se ménager encore un “blanc”, loin des radars, avec une fragilité neuve comme le montre l'épisode burlesque du vol de l'ordinateur.

La première phrase du roman raconte que le narrateur a eu un “blanc” de 48 heures entre son départ de Roissy et son arrivée à Narita au Japon. On ne sait jamais tout de la vie de nos proches, des pans entiers de leur existence ne nous sont pas accessibles. Je veux créer ainsi d'emblée une sorte de suspense. Il devient de fait difficile aujourd'hui de ne pas laisser de traces, car on est connecté en permanence à de nombreux réseaux. Comment faire si on veut se ménager un “blanc”? Et dans le roman, le narrateur se ménage même un “blanc” à l'intérieur de son escapade en échappant, un soir, à la surveillance chinoise pour visiter secrètement une usine de minage de bitcoins. C'est un exploit d'échapper en Chine à une société où tout est surveillé. Quant au vol de l'ordinateur portable du narrateur à travers les portes des toilettes, l'idée m'en est venue dans ces hôtels où le Wi-Fi ne marche pas dans les chambres et où il faut aller jusqu'aux toilettes pour se connecter.

Vous avez longtemps été fasciné par la Chine, mais votre rapport à ce pays a changé dans ce roman où la Chine apparaît menaçante.

Depuis 2016 et l'émergence d'un président Xi Jinping devenu tout-puissant et quasi dictateur, la Chine file un mauvais coton. Si j'aime toujours décrire la Chine, le narrateur est cette fois bien moins complaisant à l'égard du régime chinois. Ma position a de fait changé. L'Europe ne peut pas dépendre de la Chine pour sa technologie future.

Ce retour à Bruxelles fait-il de vous un écrivain belge?

Ce n'est pas la question. Seul le décor change et l'envie m'est venue de retrouver mes racines, de reprendre peut-être ainsi le flambeau laissé par mon père. Ce roman est en quelque sorte aussi un exercice de filiation. Mais je ne vais pas pour autant rédiger une autobiographie comme Nabokov le fit avec *Autres rivages*.

Il y aura donc une suite à “La Clé USB”.

Oui, j'en ai déjà écrit le début, cet été, dans un appartement bruxellois de Passa Porta, loin de l'agitation de la rentrée littéraire. Il y aura certainement trois romans, peut-être davantage...

→ Jean-Philippe Toussaint, “La Clé USB”, Éditions de Minuit, 191 pp., 17 €. En librairie le 5 septembre